

ÉCOLOGIE : L'UNION SACRÉE ?

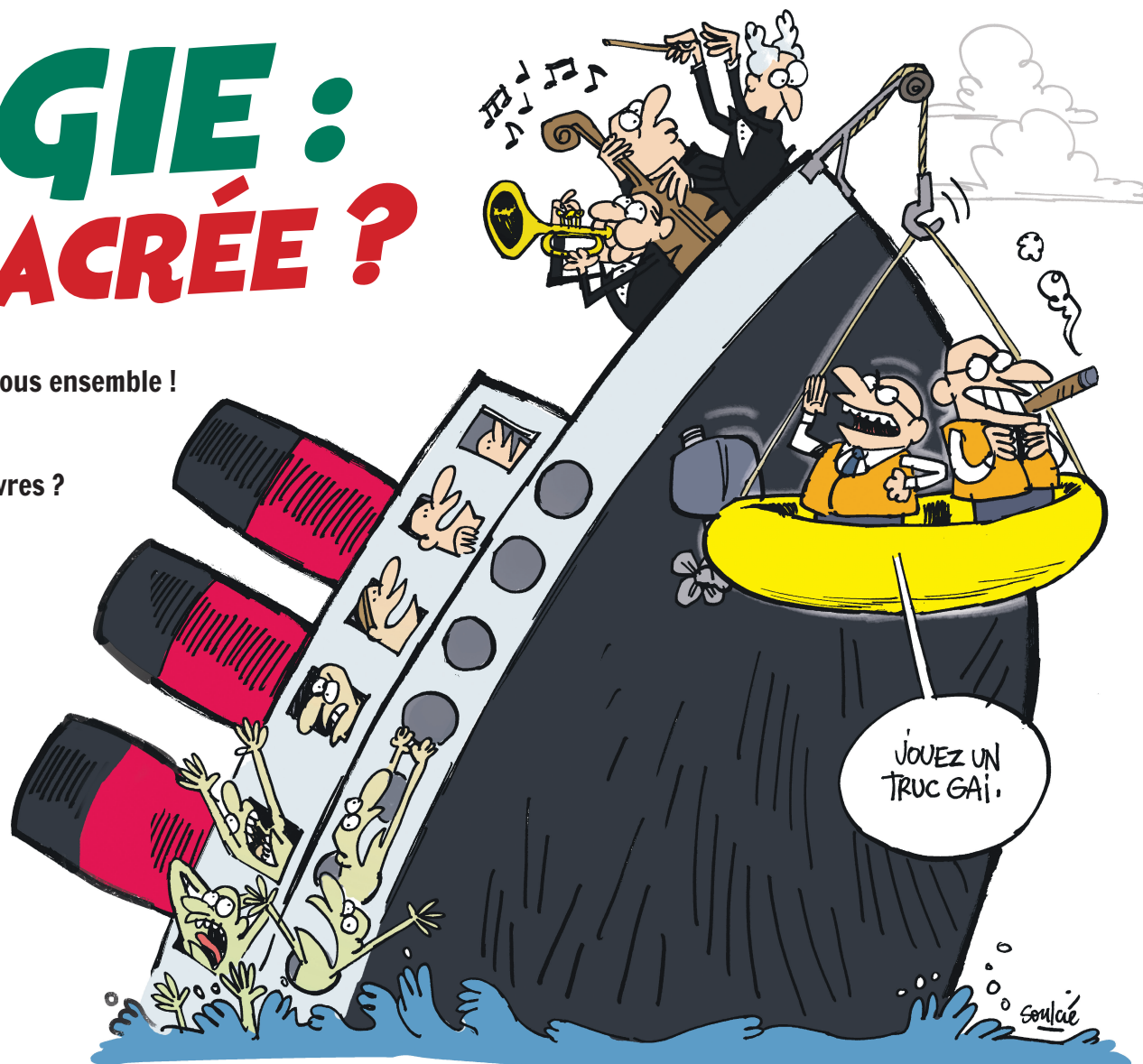
« La bataille pour le climat, nous la gagnerons tous ensemble !
 Nous sommes tous sur le même bateau,
 tous sur la même planète ! »
 Tous ensemble, vraiment ? Les riches et les pauvres ?
 La droite et la gauche ?
 Les firmes et les ONG ?
 Les damnés de la Terre et les actionnaires ?
 Tous unis, main dans la main,
 contre la catastrophe en cours ?

« **L**a dernière mode à la City, c'est la Norvège. » Une amie est revenue de Londres, son mari est financier, et elle témoigne : « Les traders achètent des maisons en Scandinavie, à cause du réchauffement : c'est là-bas que le climat sera le plus clément, il paraît. » Eux mettent donc le cap au Nord ! À la Silicon Valley, on opte pour l'inverse : cap au Sud ! Parmi les champions des new-techs, des « futurologues » branchés, ils sont des centaines à chercher refuge en Nouvelle-Zélande, à racheter des terres là-bas, des propriétés entières, des fermes avec piste d'atterrissage : « Il n'y a pas de meilleur endroit pour se mettre à l'abri de l'apocalypse. » Le naufrage planétaire, eux comptent bien y échapper. Quitte, pourquoi pas, à migrer vers Mars, comme l'imaginent les milliardaires Jeff Bezos (Amazon), Richard Branson (Virgin), Elon Musk (SpaceX).

Nous ne sommes pas « tous sur le même bateau ». C'est à bord de méga yachts qui consomment mille litres de l'heure que eux naviguent (voir page 2). C'est à bord de jets privés qu'ils passent d'un continent à l'autre, de leur appartement

**« Les 10 % les plus riches
 émettent huit fois
 plus de gaz à effet de serre
 que les 10 % les plus pauvres... »**

à Manhattan à leur île dans le Pacifique. Et même à l'échelle de la France : les 10 % les plus riches émettent huit fois plus de gaz à effet de serre, huit fois plus, que les 10 % les plus pauvres. Sans compter ces cent firmes qui, à elles seules, sont responsables de plus de 70 % des émissions mondiales de carbone.



« La guerre des classes existe, déclarait le milliardaire américain Warren Buffett, c'est un fait, mais c'est la mienne, la classe des riches, qui mène cette guerre et nous sommes en train de la remporter. » Mais ça ne vaudrait pas pour l'environnement ? L'écologie éteindrait l'antique lutte des classes ? Cet impératif, sauver la planète, nous rassemblerait donc tous, droite et gauche, riches et pauvres, damnés de la Terre et actionnaires, par-delà les frontières, tous unis contre la catastrophe en cours ?

Au contraire, nous semble-t-il.
 Au contraire.

Au contraire, la crise écologique aiguise cette lutte, la renforce. La « guerre » ne porte plus seulement sur le niveau de vie, mais sur la vie elle-même. Nous sommes engagés dans un combat, des « Terriens » contre des « forces destructrices », de l'intérêt général contre les multinationales. Nous avons des adversaires, et ils sont organisés, avec des bataillons d'avocats, de lobbies, d'editorialistes, d'élus, jusqu'au sommet des États, qui tout à la fois mènent la guerre et qui la dissimulent, qui la déguisaient hier sous des études

climato-sceptiques, qui la masquent aujourd'hui sous la « croissance verte », le « développement durable », « nous ne pouvons agir seuls », « il nous faut un cadre européen », « ne pas nuire à la compétitivité », etc.

Croît-on qu'ils vont renoncer, d'eux-mêmes, à une croissance, à une concurrence, à une mondialisation qui les gâtent ? Croît-on qu'ils vont abandonner leurs jets et leurs yachts ? On le sait, désormais : ils iront jusqu'au bout. Ils raseront les forêts. Ils videront les mers des thons, des baleines, des sardines. Ils pressureront les roches. Ils feront fondre les pôles. Ils noirciront l'Alaska. Ils réchaufferont l'atmosphère jusqu'à ébullition. Ils nous vendront un air coté en Bourse. Ils affameront des continents. Ils sauveront les banques avec nos retraites. Ils solderont les routes, les îles, les jardins publics au plus offrant. Ils spéculeront sur nos maisons, notre santé, notre éducation. Le doute n'est plus permis : qu'on les laisse faire, et tout ça ils le feront.

FRANÇOIS RUFFIN

Tous SUR LE MÊME YACHT ?

Nous ne sommes pas tous sur le même bateau.
Voici les leurs, au Monaco Yacht Show. Voici leurs voiliers écolos...

Fakir s'est rendu, il y a quelques années, au « Monaco Yacht Show ». C'est un peu comme le salon du sous-vêtement, porte de Versailles, sauf qu'ici on n'achète pas une petite culotte mais un « big yacht ». Qu'on se laisse tenter, et cela nous coûtera un million d'euros du mètre, à peu près. Année après année, ils ont inventé des superlatifs : après les yachts, sont venus les « super yachts », puis les « méga yachts », et maintenant les « véga yachts ». Comme ils disent, c'est « limitless ». Sans limite. C'est ainsi qu'un milliardaire américain, Leslie Wexler, a baptisé son engin dans les années 1990. Sur les ponts des navires, on peut remarquer des « toys », ils appellent ça. Des « joujoux » : un sous-marin, un hélico, un hydravion...

Les millionnaires, les vrais, ne viennent pas ici, ils envoient leurs larbins, rebaptisés « agents ». Charlie, « agent » en Turquie, m'a raconté son métier : un de ses clients a envie de framboises, par exemple, pour le petit déjeuner. Ça lui prend comme ça, au large du Bosphore. Aussitôt, c'est le branle-bas de combat. En général, le client a un jet privé, Charlie contacte le pilote, et il fait venir des barquettes de Hollande, ou de France. À son tour, Charlie va les chercher en moto à l'aéroport d'Ankara, ou avec l'hélicoptère. Pour ramener ces framboises à bord, il se crée, comme il dit, « une chaîne de solidarité ». Emouvante solidarité, en effet...

Ces yachts consomment, au minimum, six cents litres de gasoil par heure, et souvent plus de mille. Néanmoins, sur tous les stands, comment sont-ils vantés ? Quel adjectif revient ? « Ecological Yachting Lifestyle. » « Un mode de vie écologique. » Et toutes les pubs sont à l'avenant : « Green Attitude », « Respect the Environment »... Dans le dossier de presse, « Environment » revient à toutes les pages, une vraie obsession. À tel point qu'un milliardaire s'est fait construire une forêt à bord ! Philippe Starck, l'architecte star,

« Un jet privé pour les framboises ! »

qui vient de designer le « A », un véga yacht, 140 mètres, avec deux pistes d'hélicoptère, avec discothèque, avec piscine, avec toit transparent, célèbre les « yachts en harmonie avec la nature » et les « jets écologiques ».

D'ailleurs, chaque année, lors du Monaco Yacht Show, un prix est remis : la « Green Star ». On avait interrogé l'architecte qui dirige le jury :

PAOLO MERETTI : Nous avons créé ces règles très strictes pour garantir que les yachts soient conçus, construits, et aussi utilisés d'une façon complètement amicale pour l'environnement...

FAKIR : Et donc, voilà le yacht qui vient de recevoir la « Green Star » ?



C'est pas le sous-marin de la Wehrmacht, mais un méga yacht. Les riches savent s'amuser : 8000 litres de l'heure.

PAOLO MERETTI : Oui, le « Sea Force One ».

FAKIR : Quand on dit « navire écologique », on pense à un petit bateau à voile, en bois... Là, c'est une masse énorme, noire, qui nous écrase, avec trois ponts en hauteur, et combien de long ?

PAOLO MERETTI : Cinquante-quatre mètres. Au début, c'est un peu étrange de considérer cet immense bateau comme « amical avec l'environnement ». Mais si on regarde les choses de plus près, on verra qu'il est écologique du bas jusqu'en haut.

FAKIR : Ah oui ?

PAOLO MERETTI : D'abord, durant la création, les plans ne sont plus faits sur papier, mais sur ordinateur. A l'intérieur, l'éclairage se fait par diodes, avec une plus faible consommation. Et surtout, au niveau des toilettes, de tout, il y a zéro rejet en mer...

FAKIR : Et pour la consommation de fioul, c'est combien ?

PAOLO MERETTI : Ça ne nous concerne pas directement.

FAKIR : Ah bon ? Mais vous ne trouvez pas ça hypocrite, un peu, d'attribuer un « label vert » quand ça bouffe autant de pétrole ?

PAOLO MERETTI : Non, c'est une manière d'éveiller les consciences. Les propriétaires souhaitent vraiment être au top de l'écologie, ce sont des adeptes du développement durable...

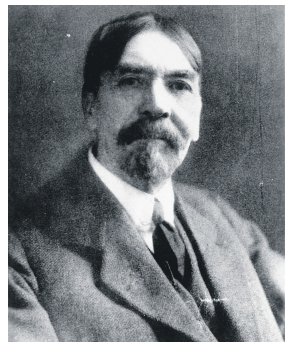
Nous ne sommes pas tous sur le même bateau. Voici les leurs.

Quand dans la même Méditerranée flottent, ou coulent, d'autres embarcations d'infortune.

COMMENT LES RICHES DÉTRUISENT LA PLANÈTE

C'est un sociologue

américain, Thorstein Veblen, qui a énoncé ce concept à la fin du XIX^e siècle : la rivalité ostentatoire. « Toute classe est mue par l'envie et rivalise avec la classe qui lui est immédiatement supérieure dans l'échelle sociale, alors qu'elle ne songe guère à se comparer à ses inférieures, ni à celles qui la surpassent de très loin. Autrement dit, le critère du convenable en matière de consommation, et il vaut partout où joue quelque rivalité, nous est toujours proposé par ceux qui jouissent d'un peu plus de crédit que nous-mêmes. »



En clair, on imite toujours le groupe qui, sur l'échelle sociale, se trouve sur le barreau au-dessus de nous. On cherche à s'élever. Et comme ça jusqu'au sommet. Du coup, comment les riches détruisent la planète ? Directement, avec leur consommation délirante, avec leurs tonnes de CO2 pour leurs balades en mer, avec leurs jets privés.

Mais surtout, indirectement, par le mode de vie qu'ils diffusent. Les milliardaires se mènent la « guerre des véga yachts », tandis qu'en dessous, le PDG français réclame son bateau. En-dessous, le chirurgien, le patron de PME, il lui faut son voilier à La Baule quand les employés, les secrétaires, en retraite, veulent une croisière en Méditerranée. Nous sommes tous pris dans cette mécanique.

Aussi nous faut-il, d'urgence, faire nôtre ce mot d'ordre d'Hervé Kempf : « Consommer moins, répartir mieux. »

LES MAÎTRES DU TITANIC

Ils le savent : eux subiront plus tard, et moins violemment, la catastrophe climatique.
Alors, nos « élites » continuent de plus belle...

Eux vont sombrer avec nous, pourtant ? songe-t-on. Certes, il y a leurs profits, certes, il y a leur confort, mais ils coupent la branche sur laquelle nous sommes tous assis. À bousiller la terre, l'air, les mers, ils périront aussi ? La réponse, on l'a trouvée dans les études Handy. Handy, pour « *Human And Natural DYnamical* ». C'est un modèle prédictif développé par une équipe de la Nasa, avec à sa tête le mathématicien Safa Motesharrei. Handy rend compte, en fait, des précédents effondrements : pourquoi des civilisations ont-elles disparu ? Deux causes majeures sont pointées : « *La rareté des ressources provoquée par la pression exercée sur l'écologie* » et « *la stratification économique, la trop forte disparité entre élites et roturiers* ». Avec ce scénario catastrophe, advenu dans le passé, probable à l'avenir : « *la surconsommation des ressources entraînerait un déclin des populations pauvres, suivie par celui, décalé dans le temps, des populations riches.* » Nous avons trouvé : « *suivi par celui, décalé dans le temps* »... Comme le note le collapsologue Pablo Servigne, « *les élites, parées de leur richesse, ne souffrent pas immédiatement des premiers effets du déclin. Elles ne ressentent les effets des catastrophes que bien après la majorité de la population ou bien après les destructions irréversibles des écosystèmes, c'est-à-dire trop tard. Cet "effet tampon" de la richesse permet à l'élite de continuer un "business as usual" en dépit des catastrophes imminentes. Pendant que certains membres de la société tirent la sonnette d'alarme, indiquant que le système se*

« Le gouvernail est entre les mains des plus fous, des plus inconscients. »

dirige vers un effondrement imminent, et donc préconisent des changements de société structurels, les élites et leurs partisans sont aveuglés par la longue trajectoire apparemment soutenable qui précède un effondrement, et la prennent comme une excuse pour ne rien faire. »

Le pire est néanmoins évitable, veut croire Safa Motesharrei : « *Les deux solutions-clés sont de réduire les inégalités économiques afin d'assurer une distribution plus juste des ressources, et de réduire considérablement la consommation de ressources en s'appuyant sur des ressources renouvelables moins intensives et sur une croissance moindre de la population.* »



Ces études Handy, on les colporterait, les vulgariserait avec l'image du Titanic. « *Nous sommes tous à bord du même bateau, certes. Mais les habitants du Sud se trouvent dans les cales, et eux se noient déjà, l'eau qui rentre, qui rentre, ils essaient de fuir, de remonter à l'étage du dessus. Nous sommes, nous, encore à l'abri dans nos cabines. Mais en dessous, nous voyons le niveau qui monte, nous sommes inquiets, et nous alertons. Pendant que l'élite, sur le pont, danse au son de l'orchestre, sourde à nos cris.* »

Mais on pêcherait par naïveté, peut-être, à nouveau. Le philosophe Bruno Latour reprend la « *métaphore éculée du Titanic* », mais en une vision encore plus noire : « *Les classes dirigeantes comprennent*

que le naufrage est assuré ; s'approprient les canots de sauvetage ; demandent à l'orchestre de jouer assez longtemps des berceuses, afin qu'ils profitent de la nuit noire pour se carapater avant que la gîte excessive alerte les autres classes ! Si l'on veut un exemple éclairant qui, lui, n'a rien de métaphorique : la compagnie ExxonMobil, au début des années 1990, en pleine connaissance de cause, après avoir publié d'excellents articles scientifiques sur les dangers du changement climatique, prend sur elle d'investir massivement à la fois dans l'extraction frénétique du pétrole et dans la campagne, tout aussi frénétique, pour soutenir l'inexistence de la menace. Ces gens-là - ceux qu'il faut désormais appeler les élites obscurcissantes - ont compris

que, s'ils voulaient survivre à leur aise, il ne fallait plus faire semblant, même en rêve, de partager la Terre avec le reste du monde. »

Ils nous dirigent. Et ils nous dirigent droit vers l'abîme. Le gouvernail est aujourd'hui entre les mains des plus fous, des plus inconscients, des plus aveugles - ou des plus cyniques. Qui pensent échapper au désastre, qui s'y préparent. Nous devons leur reprendre le volant des mains. Nous devons appuyer sur le frein. Nous devons changer de direction. C'est un conflit, oui. C'est une lutte pour le pouvoir, oui. C'est un combat pour notre survie.

NOS DEMI-DIEUX

C'est une brève parue par dans *Le Canard* : « *Pour aller assister à la 19^e étape du Tour de France, entre Saint-Jean-de-Maurienne et Tignes* », la maire de Paris est d'abord montée dans un Falcon. Puis, « *une fois arrivée à l'aéroport de Chambéry, avec d'autres invités, elle a pris un hélicoptère pour rejoindre le parcours de la Grande Boucle, distant de 82 km (par la route). Quelques heures plus tard, l'élue empruntait les mêmes appareils verts pour rentrer dans la capitale...* »

Le Google Camp se déroule, cette année, en Sicile, ce lieu « *où des personnalités influentes se réunissent pour discuter de l'amélioration du monde* », avec pour thème le réchauffement climatique. Comment les convives, l'ancien président Barack Obama, le prince Harry, mais aussi Leonardo Di Caprio, Bradley Cooper, Tom Cruise, Mark Zuckerberg, le fondateur de Facebook, comment se sont-ils rendus en Italie ? Via « *114 jets privés* », complétés par une armada de yachts et d'hélicoptères.

On peut plaider, pour tous, l'agenda chargé, les responsabilités, la sécurité. Mais dans ces mœurs aériennes, dans cette habitude céleste, se dessine autre chose, un inconscient de l'époque : demi-dieux, ils planent au-dessus des mortels, forment une espèce à part. Les lois, et même les lois naturelles, et même la loi de la gravitation, ne s'appliquent plus à eux.



